

Tatiana de Rosnay, *La Mémoire des murs*, Éditions Héloïse d'Ormesson, 2008.

PRÉFACE DE L'AUTEUR
À LA NOUVELLE ÉDITION

J'ai toujours été attirée par les maisons, les appartements, leurs secrets, leurs mystères. Comment, lorsqu'on entre dans un endroit, on peut s'y sentir merveilleusement bien ou, au contraire, horriblement mal. Je ne parle pas de fantômes, d'apparitions, simplement de la sensation puissante qu'une demeure peut exercer sur vous, malgré vous.

Il y a une dizaine d'années, j'avais emménagé avec ma famille rue D., une jolie rue du quartier de Montparnasse. Je connaissais mal cet arrondissement et je me souviens de l'avoir découvert avec plaisir. Puis un jour, j'ai su, par une voisine prolix, qu'un tueur en série notoire, Guy Georges, avait assassiné sa première victime en 1991 dans un immeuble qui jouxtait pratiquement le mien. Elle m'avait même montré la fenêtre au dernier étage, celle où s'était déroulé le crime. Une jeune femme de dix-neuf ans, un meurtre laissé longtemps irrésolu. Je me souviens que cette nouvelle m'avait glacée, même si ce terrible fait divers avait déjà dix ans.

Un soir d'hiver, alors que je rentrais tard, seule, et que je me hâtai le long de la rue déserte, j'ai levé les yeux vers la fameuse fenêtre. Elle brillait dans la nuit froide, et j'ai compris avec une sorte de stupeur horrifiée que quelqu'un vivait là, dormait là, dans ces murs marqués par le crime. Comment était-ce possible ? Ces locataires savaient-ils que leur studio avait abrité un meurtre ? Leur avait-on dit au moment de signer le bail ? Que ressentaient-ils entre ces murs teintés de sang ?

C'est alors que j'ai commencé à écrire ce court et noir roman, que j'ai imaginé la vie d'une femme ordinaire, Pascaline Malon, qui en emménageant dans un appartement estampillé par un drame, allait faire ressurgir malgré elle une blessure secrète.

J'ai alors entamé un voyage étrange et marquant à travers la capitale. Un voyage mâtiné de violence, de douleur. Oui, Paris depuis des siècles n'avait cessé de connaître des événements barbares, des conflits cruels plus ou moins oubliés avec le temps, les années. La Deuxième Guerre mondiale, en particulier, avait laissé des stigmates encore visibles, et je me souviens de m'être penchée sur ces photographies pas si lointaines d'une capitale soumise, hachurée de croix gammées et de lettres gothiques.

Dans mes recherches, une adresse revenait sans cesse, la rue Nélaton. Le Vél d'Hiv. Oui, bien sûr, j'avais entendu parler de la rafle du Vél d'Hiv, mais je ne l'avais pas apprise au collège, dans les années 1970. Je ne savais pas grand-chose de l'organisation de cette rafle, du rôle précis de la police française, du nombre d'enfants raflés, de leur sort exact.

Je me suis rendue rue Nélaton, dans le XV^e arrondissement, pas loin de chez moi. J'ai été frappée par la tristesse de cette rue, par cette petite plaque qu'on cherche longtemps, et qui se trouve boulevard de Grenelle, sur un édifice moderne qui a remplacé le Vél d'Hiv en 1959 et abrite à présent une annexe du ministère de l'Intérieur, ironie suprême. J'ai été tellement marquée par cette vision que je l'ai intégrée dans ce roman, pages 113 et 114.

Et c'est à partir de ce jour-là que j'ai commencé mon enquête. Je voulais savoir comment s'était déroulée cette rafle. Tout savoir sur le 16 juillet 1942, ce jeudi noir qui reste encore un tabou, une honte, soixante ans plus tard.

Ce que je ne savais pas encore, c'était que Pascaline Malon et ses souffrances enfouies allaient ouvrir la porte à Sarah Starzynski et Julia Jarmond, mes héroïnes de *Elle s'appelait Sarah*, dont j'ai commencé la rédaction en juillet 2002, immédiatement après avoir terminé *La Mémoire des murs*.

TR
Mars 2008

L'APPARTEMENT CORRESPONDAIT EXACTEMENT À CE QUE JE CHERCHAIS. Quarante-huit mètres carrés, quatrième étage, chambre sur cour, salon sur rue. Pierre de taille, lumière, calme. Quartier vivant, bien desservi par le métro, marché le samedi. Le loyer n'était pas donné, mais ça n'avait pas d'importance. J'aimais cet endroit. Je l'ai aimé tout de suite.

Le jeune homme de l'agence immobilière m'a appris qu'il y avait une autre personne intéressée. Un monsieur d'un âge avancé. J'ai imaginé un vieillard paisible dont le seul tort était de ne pas baisser le volume de sa télévision. Le propriétaire devait faire son choix entre un retraité voûté et une quadragénaire divorcée, sans enfants.

Dans la glace de la salle de bains, j'ai aperçu mon reflet : un fin visage à lunettes, des cheveux lisses gainés d'un Movidia acajou, des salières acérées sous une peau qui commençait à se faner. Rien qui avait su retenir Frédéric. Frédéric, c'était du passé, me le répéter, encore et toujours. Nouvelle vie, nouvel appartement. Un appartement à deux stations de mon travail, c'est ce que j'ai dit au jeune homme qui m'écou-
tait poliment.

– Vous êtes dans quelle branche ? a-t-il demandé.

– Dans l'informatique. Je suis analyste programmeur.

Comme toujours, j'ai vu son sourire se teindre d'ennui. Une femme qui maniait le html, c'était rébarbatif, sauf si elle avait un physique.

J'ai fait un nouveau tour des lieux. La cuisine était petite, mais propre et fonctionnelle, comme la salle de bains. Le salon donnait sur les toits gris de la rue Dambre. La chambre était très calme.

– Alors, a dit le jeune homme, vous le voulez ?

J'ai regardé une dernière fois autour de moi. Frédéric aurait-il aimé ? J'imaginai sa moue, le léger haussement d'épaules. Il aurait trouvé ça trop étriqué. Trop « bonne femme chichi ». Mais après tout, Frédéric n'était plus là pour se plaindre, pour me critiquer. J'allais vivre seule. Et pour vivre seule, il fallait que je me sente bien chez moi.

Pas question de laisser le 25, rue Dambre à un retraité. Ou à qui que ce soit, d'ailleurs.



Quelques jours plus tard, le jeune homme de l'agence m'a téléphoné pour m'annoncer que mon dossier avait été retenu par le propriétaire. Je pouvais emménager immédiatement. Frédéric avait gardé la plupart de nos meubles. Je n'en voulais plus, de ces meubles-là. Je me demandais comment sa fiancée supportait de dormir dans un lit où il m'avait fait l'amour pendant si longtemps. Je n'ai rien gardé de nos années en commun. J'avais tourné la page. Il a suffi d'acheter un lit, un canapé, un fauteuil, une armoire, une com-
mode, une table et deux chaises. Le tout me fut livré en quelques jours. Je n'ai pas fait mettre le télé-

phone, mon portable suffisait. Mon seul luxe fut d'installer le câble, pour disposer d'une centaine de chaînes et pour que mon ordinateur soit relié à Internet en permanence.

Ma collègue Élizabéth était venue m'aider à monter l'armoire. Elle était costaud, malgré un air trompeur de jeune fille chétive. Élizabéth avait quinze ans de moins que moi. Jolie, amusante. Une des seules personnes avec qui je m'entendais au bureau. Malgré notre amitié grandissante, nous persistions à nous vouvoyer.

– Voulez-vous mettre l'armoire dans votre chambre, Pascaline ? Car si c'est le cas, nous devrions déjà monter l'arrière.

Le mode d'emploi de l'armoire n'eut aucun secret pour deux informaticiennes habituées aux arcanes des chiffres et des formules compliquées.

– Mal foutu, leur truc, a remarqué Élizabéth. Regardez, le bas est inversé, c'est idiot, non ?

Accroupie à ses côtés, j'ai fait oui de la tête, machinalement. Tout à coup, je ne me sentais pas bien. Une sorte de nausée, un vertige, qui m'ont fait vaciller sur mes talons.

– Vous êtes blanche, Pascaline, a dit Élizabéth.

Je me suis relevée pour m'asseoir sur le lit. Ma bouche était sèche. J'avais mal au cœur.

– Un coup de pompe, a déclaré Élizabéth. Typique, après un déménagement. Je vais vous chercher un remontant.

Assise sur le bord du lit, je frissonnais. Un rhume ? Une grippe ? Le stress du déménagement ? Élizabéth m'a tendu un verre de vin rouge.

– Allez, buvez et reposez-vous. Je vais continuer avec l'armoire.

Je l'ai regardée s'affairer. Comme elle était gentille. Je pensais déjà au cadeau que j'allais lui faire. Quelque chose qu'elle apprécierait... Une bougie parfumée ? Ou alors un disque compact, un livre. Je ne connaissais pas bien ses goûts.

Élizabéth avait enlevé son pull. Elle était en T-shirt, les bras nus. Comment pouvait-elle avoir chaud alors que je grelottais à ses côtés ? Ce devait être une grippe. Je me suis levée pour aller dans le salon. Je me suis allongée sur le canapé. Peu à peu, le malaise s'est estompé.

Après en avoir terminé avec l'armoire, Élizabéth est venue me rejoindre. Elle m'a demandé si j'allais mieux. J'ai fait un geste de la main.

– Oui, merci, ça doit être la fatigue. Rien de plus.



Première nuit rue Dambre. J'étais bien. Première nuit de ma nouvelle vie. J'avais tant de projets. Voyager, lire, découvrir toutes sortes de choses. Et puis, avant tout, changer de tête, aller chez le coiffeur, bannir mes lunettes pour adopter des lentilles de contact. Une nouvelle garde-robe, aussi. Il fallait tout transformer. Mettre des choses plus attirantes. Oser. Aller de l'avant. Redevenir jolie. Car je l'avais été. Ce n'était pas parce que je n'avais plus de mari qu'il fallait se résoudre à ressembler à une vieille fille. Au travail aussi, il fallait tout changer. Il n'y avait pas qu'Élizabéth, au bureau. Je devais sortir de mon carcan, m'ouvrir aux autres. Me faire de nouveaux amis.

Mon dîner devant la télévision me remplissait d'une joie simple. Un œuf cocotte à la crème, une tranche de jambon fumé, du Boursin et du pain, une compote de pomme, un verre de bordeaux. Frédéric et ses steaks sanguinolents étaient loin. Les poêles grasses dans l'évier. L'odeur de grillon dans mes cheveux. Ne plus penser à Frédéric. Mais même en fermant les écouteurs comme on éteint un ordinateur, sa voix revenait. Ma pauvre Pascaline. Tu as si peu d'imagination. Tu es si terre à terre. Si ennuyeuse. Ça ne t'arrive jamais de rêver ? D'imaginer une autre vie ?

Le portable a sonné, effaçant la voix de Frédéric. C'était celle de ma mère, à présent. « Oui maman, tout va bien. Tout est installé, c'est très confortable. Non, je n'ai besoin de rien. C'est ça, maman. Promis. Bonsoir, maman ! »

J'avais installé la télévision sur une table basse, en face du canapé. Télécommande à la main, je zap-pais d'une chaîne à l'autre. C'était ainsi que je me détendais. Je lisais peu. J'avais acheté une pile de romans, toujours dans les cartons. Dans ma « nouvelle vie », je me voyais lire.

Jusqu'à tard dans la nuit, j'ai regardé des bribes de films, de séries, de clips vidéo, d'interviews. Les paupières lourdes, je suis allée dans la chambre. J'ai réglé mon réveil pour sept heures et ôté mes lunettes que j'ai rangées dans leur étui en cuir rigide.

En attendant le sommeil, je me suis rendu compte que j'avais toujours cette espèce de mal de cœur, cette étrange nausée ressentie lorsque Élisabeth m'avait aidée à monter l'armoire.



Ma première nuit se passa mal. Je n'étais pas inquiète. Cela m'arrivait parfois, dans un nouvel endroit : j'avais cherché mes repères, je ne m'étais plus souvenue où j'étais. Mais les deuxième et troisième nuits furent tout aussi blanches. Ça m'agaçait. Il était si parfait, ce petit appartement. Pas de bruit, pas de trouble de voisinage. Alors pourquoi ces réveils nocturnes ? Pourquoi ces frissons ? L'estomac noué, les tympan bourdonnants ? Je ne comprenais pas l'origine de mes malaises. À la pharmacie, on m'avait donné des fortifiants à base de plantes. Mais j'avais l'impression qu'ils ne faisaient qu'accroître mes symptômes.

J'ai fini par constater une chose bizarre. Au bureau, je me sentais bien. Ni frissons, ni nausée. Le vertige me prenait dès que j'arrivais chez moi. Je refusais de croire que c'était lié à mon appartement. Cet appartement, c'était mon nouveau départ. Ma nouvelle chance. Rien ne pouvait les gâcher. Alors je faisais avec.

Tout ça venait certainement du fait que j'étais seule, sans amour. Les femmes qui s'endorment chaque soir avec un homme à leurs côtés n'ont jamais froid aux pieds, mal au cœur, mal au ventre, c'est connu. Il fallait que j'accepte ces désagréments pour le reste de ma vie. Ce n'était pas à quarante ans passés que j'allais rencontrer l'âme sœur. L'avantage d'être dénuée d'imagination, c'est qu'on est doté d'une certaine lucidité envers soi-même.

Mais cette solitude me creusait. Elle me dévorait. Et comme toujours, c'était à Frédéric que je pensais dans ces moments-là. Il me manquait. La chaleur de son corps dans le lit. Ses pulls roulés en boule sur le canapé. L'odeur de son after-shave dans la salle de bains. Lui n'était pas seul. Il avait refait sa vie. Il aurait sûrement des enfants avec sa fiancée. Avec moi, ça n'avait pas marché. Rien n'avait marché.

J'ai lutté contre l'envie d'entendre sa voix. Parfois, quand le manque de lui devenait trop tenace, je faisais une chose idiote, une chose de jeune fille, j'appelais sa messagerie vocale, juste pour l'écouter me demander de laisser un message, ce que je ne faisais jamais. Juste pour entendre sa voix.

Pendant deux jours, je suis parvenue à me maîtriser. Je ne l'ai pas appelé. Mais le troisième soir, vers onze heures, je ne pouvais plus résister. J'ai composé les dix chiffres que je connaissais par cœur. Je m'attendais à tomber sur sa messagerie, car il ne branchait pas son portable le soir, mais ce fut lui qui me répondit. J'étais trop surprise pour raccrocher et comme mon numéro s'était affiché sur son écran de téléphone, je l'ai entendu dire : « Tiens, bonsoir Pascaline, comment vas-tu ? »

Il avait sa voix joviale des jours heureux. Je lui ai répondu d'une voix tout aussi joviale (alors que je n'avais qu'une envie, crier que j'allais mal parce que je l'aimais toujours, et que je crevais de tristesse dans mon lit neuf tellement il me manquait) : « Très bien, et toi ? » Il était en voiture, avec elle. Ils rentraient d'un dîner vers leur maison en banlieue. Je lui ai dit que j'avais déménagé, et que je lui enverrais un e-mail avec ma nouvelle adresse.

– Tu es dans quel coin ? m'a-t-il dit, avec le ton poli et désintéressé du jeune homme de l'agence immobilière.

– Rue Dambre, dans un joli deux-pièces.

– Rue Dambre, répéta-t-il.

Puis j'ai entendu sa voix à elle. Elle a ri en murmurant quelque chose. Frédéric a ri aussi : « Muriel dit qu'il y a eu un assassinat rue Dambre. Tu devrais faire attention, c'est visiblement un quartier à risques. Je rentre dans un tunnel, ça va couper, à bientôt! »

Le coup du tunnel, il me le faisait souvent. J'ai raccroché. Je pensais à elle, à cette femme sans visage qui m'avait volé mon mari. Je me suis demandé si elle l'appelait « Fred », comme moi. Était-elle belle? Sûrement. Je la détestais.



Je n'ai plus du tout pensé à cette histoire d'assassinat. Jusqu'au matin où j'ai croisé dans l'entrée de l'immeuble une dame qui me salua poliment et se présenta comme la voisine du second.

– Vous arrivez tout de même à bien dormir? m'a-t-elle demandé avec sollicitude, et une curiosité un peu malsaine.

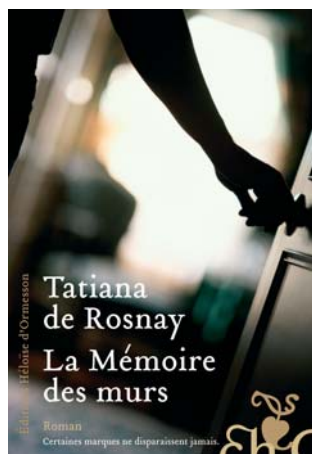
J'ai trouvé sa question surprenante. Que voulait-elle dire?

– Vous êtes certainement au courant, a-t-elle embrayé.

– Au courant de quoi, madame?

La dame a glapi.

– Le meurtre... Dans votre appartement... On ne vous a rien dit?



Tatiana de Rosnay, *La Mémoire des murs*
Roman

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2008

www.heloisedormesson.com

ISBN 978-2-35087-083-0 | 16 € | 144 pages

Distribution/diffusion Interforum